

Yves Le GALLO, *Clergé, religion et société en Basse-Bretagne. De la fin de l'Ancien Régime à 1840*, 2 vol., Paris, les Éditions Ouvrières, 1991, 1 152 p.

Une thèse de doctorat ne parvient vraiment à la plénitude de l'être, pour parler comme les philosophes, que du jour où elle est publiée. Celle d'Yves Le Gallo n'était connue jusqu'ici, par force, que d'un nombre réduit d'initiés, pas assez nombreux pour entretenir la réputation déjà flatteuse de l'ouvrage. La rencontre d'un courageux éditeur et d'efficaces soutiens institutionnels (le Centre de recherche bretonne et celtique, le conseil général du Finistère, l'Institut culturel de Bretagne) met fin à une décennie de confidentialité, et le public peut avoir désormais accès à ce qu'il est convenu d'appeler un ouvrage de référence. Bien mieux, et contrairement aux usages courants de la publication, placée habituellement sous le signe de la soustraction et de la contraction, le texte est publié, non seulement avec ses *impedimenta* scientifiques (notes, références), mais augmenté, par rapport à la thèse soutenue, d'un chapitre sur la monarchie de Juillet, à tout le moins les années 1830-1840. Cet ajout, conforme à une logique biographique (Mgr de Poulpiquet meurt en 1840), permet surtout d'aller jusqu'au tournant des années 1840, dont l'historiographie religieuse contemporaine souligne de plus en plus l'importance générale en France dans les domaines de l'ecclésiologie, de la morale, voire du sentiment religieux.

En dépit du titre, et de la première partie rétrospective, l'étude porte surtout sur la période post-révolutionnaire, ou de reconstruction concordataire ; elle s'ajoute donc aux travaux parallèles de M. Faugeras sur le diocèse de Nantes, de Cl. Langlois sur celui de Vannes, de M. Lagrée sur celui de Rennes. Peu de régions de France offrent une telle densité de travaux sur l'histoire religieuse de la première moitié du XIX^e siècle. On notera qu'à la différence des auteurs précités, Y. Le Gallo n'évoque pas dans son titre le diocèse de Quimper, mais le département du Finistère. C'est-à-dire la réalité géographique du *Penn ar Bed*, mais aussi le puzzle constitué à partir des trois anciens diocèses. Au nord, le Léon, austère, taciturne et mystique, nourrit la nostalgie de son évêché radié par la Révolution : la « Terre des Prêtres » a sa Jérusalem, Saint-Pol, et sa Babylone, Brest l'étrangère, d'où les missionnaires sont proprement jetés dehors en 1819. À l'est, au-delà de Morlaix, commence le Trégor, pays d'un scepticisme caustique qui annonce Renan. Au sud règne la variété de la Cornouaille, depuis les pauvres et besogneux « montagnards » de l'Arrée, jaloux de la richesse réelle ou supposée du clergé, jusqu'aux méridionaux volubiles et inconstants du pays de Quimperlé, en passant par les bigoudens ou les habitants du pays capiste. Tout cela annonce un département au sens administratif plus qu'un véritable diocèse, hétérogène et malaisément gouvernable.

Pour compliquer le tout, une formidable dichotomie oppose deux cultures, deux mondes. Le peuple des campagnes, massivement majoritaire, est bretonnant, peu ou pas alphabétisé, dramatiquement *seul* en son bout-du-monde, à la différence des Flamands, Alsaciens et autres Basques. Il incarne une civilisation essentiellement orale, dont la structure élémentaire est la paroisse, vigoureusement affirmée, au besoin le bâton (*penn-baz*) à la main, autour de la bannière d'un saint patron, en général ignoré des registres romains. L'étrangeté de ces rustres stupéfie le voyageur, de Michelet à Flaubert, et désole les sous-préfets. Ces derniers participent de l'autre civilisation, celle des villes, voire des gros bourgs, française d'origine ou francisée depuis longtemps. Eux vivent dans le monde de l'écrit, et plus généralement des Lumières. Ils se sentent donc encerclés par un océan de celtitude et de cléricisme.

Sur ce terrain au moins, je ne suivrai pas Y. Le Gallo jusqu'au bout, lorsqu'il évoque un face à face quasi ethnique : comment expliquer les relations de commerce et d'échange, qui existent quand même entre ville et campagne, entre élites et peuple, si les choses sont à ce point étanches ? D'autant que ces échanges ne portent pas seulement sur les biens matériels, mais sur les biens symboliques, en particulier en matière politique et idéologique. Contrairement à ce que prétend dans les décennies ultérieures l'adage *Feiz ha Breiz*, la langue ne constitue pas, tant s'en faut, une barrière contre les influences extérieures et la modernité. L'intercompréhension, ou l'incompréhension, au moins pour le sexe masculin, ne dépend-elle pas souvent des circonstances ? Ne faut-il pas, en Finistère comme ailleurs, tenir compte des phénomènes de capillarité, aussi imperceptibles soient-ils, et des intermédiaires culturels ?

Au premier rang de ces intermédiaires est le clergé. L'intraduisible formule bretonne, *an Aotrou Person*, qui donne quasiment du « Monseigneur » aux « recteurs », dit assez la position des deux ou trois générations de prêtres qui constituent le vrai sujet de ce livre. Nous les suivons dans toute leur vie quotidienne, depuis les dignités de l'autel jusqu'au terre-à-terre de la *carabassen* (servante), de l'austérité du séminaire jusqu'aux tentations de l'alcool. Fidèles serviteurs du programme de la Réforme posttridentine, dans sa version extrême-occidentale, ils régendent les âmes, avec des arguments frappants s'il le faut, comme les corps : leur *choréophobie*, selon la frappante expression de Bachelot de la Pylaie, n'a rien à envier à celle de leur contemporain Jean-Marie Vianney à Ars. Pourchassant les impénitents danseurs de Cornouaille, et voyant dans les binious des instruments du diable, ce n'est pas d'eux qu'il faudrait attendre une révérence à ces formes de la culture populaire bretonne, consacrées par leurs successeurs bretonistes !

Au sortir de la Révolution, le groupe est doublement divisé, par les origines diocésaines et par les débats idéologiques autour de la Révolu-

tion et du serment à la Constitution civile du clergé. Mais il est ressoudé par force, sous la poigne d'une hiérarchie ultra-gallicane (Mgr de Crouseilles, et plus encore Mgr de Poulpiquet). Alors que les autres diocèses bretons sont touchés, à des degrés divers, par l'influence mennaisienne, le Finistère fait figure d'isolat : même les Frères de Ploërmel n'y ont pas droit de cité. Ce gallicanisme exacerbé, dans le plus breton des cinq diocèses, pas si étranger tout compte fait à l'héritage du cornouaillais Claude Le Coz, n'est pas le moindre paradoxe de l'époque ressuscitée, avec quel talent, par Y. Le Gallo.

Car nous avons affaire ici, non seulement à un historien, mais à un écrivain. Au plaisir de la connaissance s'ajoute donc celui de la lecture. Doué d'une verve toujours en éveil, Y. Le Gallo possède un art incomparable de trousseur un portrait en deux lignes, et un sens de la formule frappante, qu'il s'agisse du paysan breton, buveur d'eau en dehors des dimanches et fêtes carillonnées, et donc « ivrogne rituel », ou de cet évêque de la Restauration, « vieillissant, tombé en Ancien Régime »... Et surtout il possède une écriture polyphonique, réunissant les trois cultures aux prises dans son livre : enchâssés dans son français élégant et classique, les mots latins et les mots bretons sonnent en contrepoint. Il s'est ainsi composé sa propre *règle d'idiome*, pour rendre hommage à celle qui prévalait autrefois.

Michel LAGRÉE